DR. IMBERT

O CHARLATANISMO

very rare

(14)

With an introduction
in French and Portu-
guese giving (the au-
thor) his [illegible] graduation
from the Imperial
Academy of Me-
dicine —

unrecorded

UMA PALAVRA

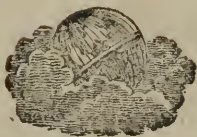
SOBRE

O CHARLATANISMO

E OS CHARLATÕES,

POR

J. B. A. IMBERT,

DOUTOR EM MEDICINA DA FACULDADE DE MONTPELLIER, CONFIRMADO PELA DO RIO DE JANEIRO; MEMBRO HONORARIO DA SOCIEDADE REAL DE MEDICINA DE MARSELHA, E EFFECTIVO DAS SOCIEDADES LITERARIA E AUXILIADORA DA INDUSTRIA NACIONAL DO RIO DE JANEIRO, etc.

RIO DE JANEIRO,

TYP. DE J. S. SAINT-AMANT E L. A. BURGAIN,

RUA D'ALFANDEGA, N. 131.

1837.

HUMA PALAVRA

SOBRE

O CHARLATANISMO

E OS CHARLATÕES

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE DE RIO DE JANEIRO.

Monsieur le Président,

Lors de la création de l'académie impériale de médecine de Rio de Janeiro, j'acceptai le titre de membre titulaire, qui me fut concédé sans qu'il y ait eu, de ma part, demande ou sollicitation. Désirant correspondre de mon mieux à cette faveur, bien sentie, j'appliquai mon zèle et mon assiduité à suivre les travaux de cette naissante corporation savante. Mais aujourd'hui, malgré le regret vif et sincère que j'en éprouve, je me vois contraint, pour satisfaire à ce qu'exige mon amour-propre, de renoncer à l'honneur et aux avantages qui peuvent être attachés à cette distinction flatteuse, et je viens, en conséquence, vous prier de faire agréer ma démission à qui de droit.

ILLM. SENHOR PRESIDENTE DA ACADEMIA IMPERIAL DE MEDECINA DO RIO DE JANEIRO.

Ill.mo Senhor Presidente,

Ao crear-se a academia imperial de medicina do Rio de Janeiro, aceitei o titulo de membro titular que me foi concedido, sem que houvesse da minha parte pedido ou sollicitaçao. Desejando corresponder o melhor possivel a esta bem apreciada honra, appliquei o meu zelo e minha assiduidade a seguir os trabalhos desta nascente corporação scientifica. Hoje porém, não obstante o pezar vivo e sincero que experimento, vejo-me constrangido a renunciar, por amor proprio, ás vantagens que podem resultar desta distincção lisongeira; e venho, em consequencia disto, rogar-vos que façais aceitar minha demissão a quem competir.

Cette détermination, monsieur le président, serait susceptible de fausse interprétation, si je ne prenais le soin de la justifier aux yeux de l'académie et du public éclairé, moi surtout, étranger, qui dois, comme en effet, me considérer très-honoré d'avoir été compris parmi les membres d'une association scientifique dont l'utilité, contestée par le petit nombre, atteindra tôt ou tard, mieux jugée et mieux appréciée, à toute la hauteur de sa philantropique mission, c'est à-dire, au perfectionnement de l'hygiène publique adaptée au Brésil et à des découvertes progressives pour les sciences médicales.

Il convient actuellement, monsieur le président, et je vous en demande la permission, que je décline les motifs sur lesquels j'appuie l'envoi de ma démission.

Le 17 du mois de mai dernier, en séance générale, l'académie, délibérant sur le programme de la séance publique, parut mettre un instant en doute que les sections respectives pussent, vu le court espace de temps à parcourir, élaborer un travail complet. Cela étant, je demandai la parole et j'eus la hardiesse ou la présomption d'offrir un simple mémoire, à défaut de mieux, le cas échéant, pour être annexé aux discours d'usage, qui devaient être prononcés dans cette prochaine séance solemnelle : ma proposition n'eut pas ce jour là d'autre suite.

Mais le 27 du même mois, autre séance générale de l'académie, la deuxième partie de l'ordre du jour, portait textuellement : *Leitura d'uma memoria do doutor Imbert sobre o charlatanismo e os charlatões.* Ainsi officiellement avisé, je m'y rendis ponctuellement.

Par l'effet des circonstances, de deuxième qu'el-

Esta determinação, Sr. presidente, seria susceptivel de falsa interpretação, se eu não tomasse o cuidado de justifica-la aos olhos da academia e do publico illustrado, e, sobretudo, estrangeiro, que deve, como na realidade, considerar-se muito honrado por haver sido comprehendido no numero dos membros de huma associação cuja utilidade, contestada por alguns, um dia melhor julgada e apreciada, chegará ao ultimo gráo de sua philantropica missão, isto é, ao aperfeiçoamento da hygiene publica adaptada ao Brasil e ás descobertas progressivas para as sciencias medicas.

Convém agora, Sr. presidente, e peço licença para o fazer, que eu apresente os factos que motivão o pedido de minha demissão.

No dia 17 de maio ultimo, em sessão geral, deliberando a academia sobre o programma, pareceu duvidar um instante de que as sessões respectivas pudessem, visto o curto espaço de tempo que lhes restava, elaborar um trabalho completo. Sendo assim, pedi a palavra, e tive o atrevimento, ou a presumpção, de offerecer uma simples memoria, na falta de cousa de maior monta, para ser annexada aos discursos que havião de ser proferidos nesta proxima solemne sessão. Minha proposição não teve neste dia resultado.

Porém, no dia 27 do mesmo mez, em que a academia celebrou outra sessão geral, a ordem do dia dizia textualmente: *Leitura de uma memoria do Dr. Imbert sobre o charlatanismo e os charlatães.* Assim officialmente avisado, dirigi-me pessoalmente a esta sessão.

Pelo effeito das circunstancias, a leitura de mi-

le était, la lecture de mon mémoire passa à la première partie de l'ordre du jour, et je devais naturellement m'attendre, sachant le respect que l'académie porte à son réglement, à ce que cette lecture ne souffrirait aucune difficulté.

Toutefois, mon étonnement dût être grand, quand, dans le cours d'une discussion anticipée et assez animée, il fut avancé, par un ou deux de mes estimables confrères, que le titre de mon travail leur semblait peu propre à satisfaire à l'ornement d'une séance publique, et cela, monsieur le président, sans connaître encore, ni daigner même condescendre à apprécier l'esprit, bon ou mauvais, qui avait présidé à sa rédaction! jugement qui paraîtra peu équitable aux yeux de tout homme impartial. J'avouerai ingénuement, pour mon propre compte, monsieur le président, qu'une prévention si insolite eut droit de me surprendre et de me faire recueillir en moi-même. J'étais en effet déjà bien disposé, et ma démarche franche et loyale le démontre sans réplique, à me soumettre à une juste mais bienveillante critique, telle qu'elle doit être exercée en famille, si l'académie avait trouvé motif d'y recourir après audition de ma composition. Mais, permettez-moi de le dire, le sentiment de ce que je dois à moi-même et au titre dont j'exerçais alors les attributions au sein de l'académie, me contraignit à ne point passer indifférent ou insensible devant la prévention littéraire, rigoureuse, inouie, dont ma bonne foi était en ce moment récompensée. Je m'abstins toutefois de réclamer l'ordre du jour ainsi que j'en avais le droit, du moins je me le persuade; et resserrant aussitôt mon modeste manuscrit, que j'allais soumettre à la sanction

nha memoria, que estava indicada na segunda parte da ordem do dia, passou para a primeira; e conhecendo a exactidão com que a academia observa o seu regimento, devia eu naturalmente esperar que esta leitura nenhuma difficuldade soffresse.

Todavia, qual não seria a minha admiração, quando, no decurso de uma discussão anticipada e assaz calorosa, foi proferido por dous dos meus estimaveis collegas, que o titulo do meu trabalho pouco proprio lhes parecia para satisfazer ao ornamento de uma sessão publica, e isto, Sr. presidente, sem conhecer ainda o escripto, nem mesmo dignar-se apreciar o espirito, bom ou máo, que havia presidido á sua redacção! juizo este que parecerá pouco justo aos olhos de qualquer homem imparcial. Sr. presidente, por minha propria conta, confessarei ingenuamente que tão insolita prevenção com rasão me surprehendeo e fez reconcentrar em mim mesmo. Eu já estava, com effeito, bem disposto (e o meu procedimento franco e leal assaz o demonstra) a submetter-me a uma justa mas benevola critica, qual deve ser exercida em familia, se a academia tivesse achado motivos para recorrer a ella, depois de ouvir a minha composição; porém, seja-me licito dizê-lo, o sentimento de minha propria dignidade, e o titulo cujas attribuições exercia no seio da academia, constrangêrão-me a não submetter-me, indifferente ou insensivel, á prevenção literaria rigorosa, inaudita, com que era então a minha boa fé recompensada! Abstive-me, pois, de reclamar a execução da ordem do dia, ao que estava autorisado, ao menos disto me persuado; e guardando immediatamente o meu modesto manuscripto, que ia submetter á sancção academica

académique (précaution indispensable, selon ma manière de voir et les usages, pour tout mémoire qui, émané d'un corps savant, a pour but de distraire ou d'intéresser un imposant, auguste et brillant auditoire) je me retirai la séance levée, sinon satisfait, du moins éclairé sur la résolution ultérieure que j'avais à prendre.

En vue de ces faits authentiques, votre justice, monsieur le président, reconnaîtra, je m'en flatte, que la démarche que je prends la liberté de faire auprès de vous n'est point enfant du caprice, mais un acte de dignité qui m'est commandé par l'impérieuse nécessité où je suis de souscrire aux convenances sociales, dont je suis un esclave soumis.

Je considère aussi comme une obligation de convenance de vous informer, monsieur le président, qu'à la présente détermination j'ai adjoint celle de livrer mon discours à l'impression et d'y insérer textuellement, en tête, et dans la langue qui me sert à l'écrire, la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser. Désirant être jugé complètement, je devais cette démarche aux personnes honorables, de tous rangs, qui ont daigné, dans cette capitale, m'accorder le don précieux de leur bienveillance ou de leur amitié.

L'académie possède, parmi les travaux de ses membres, deux mémoires que j'eus l'honneur de lire devant la section de médecine à laquelle j'appartenais: l'un intitulé *Quelques réflexions sur la sensibilité*; et l'autre, *Des consultations cliniques, de ce qu'elles sont à Rio de Janeiro et de ce qu'elles devraient être.* Ces mémoires, monsieur le président, ne m'appartiennent plus. Cependant, si, d'après leur peu d'importance, et en raison de ma démisson, l'académie ne jugeait pas convenable

(precaução indispensavel para toda a memoria que, dimanada de um corpo scientifico, tem por fim distrahir ou interessar um veneravel. augusto e brilhante auditorio), retirei-me, depois de levantada a sessão, se não satisfeito ao menos conhecendo a resolução ulterior que me cumpria tomar.

A' vista destes factos authenticos, lisongeio me, Sr. presidente, de que vossa justiça reconhecerá, que o passo que agora dou não é filho do capricho, mas sim um acto de dignidade, que me prescreve a imperiosa necessidade em que me acho de satisfazer ás conveniencias sociaes, de que sou rigoroso observador.

Demais, considero, Sr. presidente, como uma obrigação de conveniencia social o informar-vos que, com a presente determinação, tomei igualmente a de dar o meu discurso á imprensa, e fazêlo preceder, na lingua em que o escrevo, da carta que tenho a honra de dirigir vos. Desejando ser completamente julgado, tal devia ser o meu procedimento para com as pessoas distinctas, de todas as classes, que nesta capital se dignárão conceder-me o dom precioso de sua estima e amisade.

A academia possue, entre os trabalhos dos seus membros, duas memorias que tive a honra de ler perante a sessão de medecina a que pertenci : uma, *Quelques réflexions sur la sensibilité*; e a outra, *Des consultations cliniques, de ce qu'ells sont à Rio de Janeiro, et de ce qu'elles devraient être*. Estas memorias, Sr. presidente, já me não pertencem ; todavia, se, attenta a sua pouca importancia, e em rasão de minha demissão, a academia julgar que já não é conveniente que figure

qu'ils fussent insérés dans son journal, je ne saurais, en aucune manière, me plaindre de ce qu'elle m'en fit retour. Cette observation m'a paru nécessaire pour prévenir toute équivoque sur mes intentions, qui sont entièrement passives à cet égard.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le président,

avec des sentimens respectueux d'estime et de considération,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Dr. J. B. A. Imbert.

Rio de Janeiro, 15 juillet 1837.

no seu jornal, e por isso m'as restituir, de modo algum poder me hei escandalisar. Julguei necessaria esta explicação, para prevenir qualquer equivoco que possa haver sobre as minhas intenções, que são inteiramente passivas a este respeito.

Tenho a honra de ser,

Sr. presidente,

com sentimentos respeitosos de estima e consideração,

Vosso muito humilde e obediente criado e collega,

Dr. J. B. A. Imbert.

Rio de Janeiro 15 de julho de 1837.

UMA PALAVRA

SOBRE

O CHARLATANISMO

E OS CHARLATÕES.

SENHORES.

Para qualquer que tiver uma parcella deste genero precioso, que moralmente se convencionou designar com o nome de philosophia, fica exuberantemente demonstrado que nossa especie, que tão altas prerogativas se attribuio sobre os mais entes da creação, se acha muitas vezes em fallencia no que respeita ao juizo, e que está bem longe de fazer sempre um uso util deste outro attributo—a rasão—de que o dotou a Divindade. Qualquer individuo propenso á prevenção poderia, em verdade, contestar-lhe o dom absoluto deste attributo, se de vez em quando a humanidade della não fizesse brilhar algumas faiscas, que assaz denotão que esta luz do espirito é inherente á sua naturesa.

Este pensamento philosophico, por abstracto que seja, muitas vezes foi o topico de minhas meditações, e conduz-me hoje, como irresistivelmente, a deixar correr minha penna sobre hum assumpto que prova toda a força e justesa da proposição que acabo de emittir: quero fallar do charlatanismo e dos charlatões.

É tal, senhores, a tendencia do espirito humano, que tudo quanto parece afastar-se das leis geralmente aceitas, e offerecer alguma apparencia de maravilhoso, tem o direito de subjugar por uma especie de encanta-

mento e fascinação, que a rasão ou não póde ou não quer destruir, com o receio de desvanecer mui depressa uma illusão que agrada e seduz. É sobre esta disposição do nosso moral para aceitar, sem reflexão, tudo quanto promette facil ou maravilhosamente saude ou prazer, que em todos os tempos especulou o charlatanismo, para ter illudidos e victimas, ora enfeitando-se com o barrete da sciencia, ora cobrindo-se com a mascara da religião, da virtude, da sabedoria, do genio ou da magia. Tratarei, neste discurso, do charlatanismo medical, annexando ao meu assumpto tudo quanto lhe puder servir de prova.

E em primeiro lugar, senhores, não será ocioso endagar quaes possão ser as causas principaes que tanto incremento dão á industria desses pelotiqueiros, desses charlatões que, intrusos, occulto ou ostensivamente, intromettem-se no exercicio da medicina, desta nobre sciencia, da qual Hipocrates firmou as sublimes bases, e que, por progressos successivos, depois deste divino mestre, elevou-se a tal ponto, e com taes principios, que todos os homens esclarecidos a collocárão no numero das sciencias mais uteis, honra que lhe é incontestavelmente devida, attenta a importancia de seus fins.

Se, para entrarmos em materia, dirigimos nossa attenção sobre o estado moral do homem, quando doente, descobrimos verosimilhantemente a causa mais poderosa de todo o charlatanismo. Com effeito, mal experimenta o homem alguma alteração no equilibrio das molas harmonicas que presidem á marcha regular de suas funcções physicas ou vitaes, raro é que elle conserve o inteiro uso de suas faculdades intellectuaes, e que não deixe dirigir mais ou menos sua imaginação enfraquecida por um sem numero de erros e prejuisos, de

que está cheio, e que então não cessão de inquieta-lo. Em uma palavra, o homem, quando attacado de huma infermidade qualquer, bem como uma cêra maleavel, presta-se a todas as impressões que a porfia buscão communicar-lhe. Semelhante, de ora avante, a uma criança docil, obediente e submissa, assim como este ente debil, cuja rasão não se desenvolveo ainda, chega aos labios a borda da taça que contém uma beberagem salutar ou mortifera, pouco cuidoso em indagar primeiro se é ella doce ou amargosa; submissão, ou, antes, credulidade, que o põe á disposição de qualquer individuo sem titulos conhecidos, nem talentos, que fizer resoar a seus ouvidos, ou penetrar em seu peito, a lisongeira esperança de recuperar em breve a saude. É facil de comprehender-se que, em tal circumstancia, a audaz impostura ou a temeridade prevalece contra a prudente circunspecção da experiencia e do saber; ¿ pois quem póde, na nossa natureza, affirmar que se subtrahirá sempre ao attractivo que lisongea os seus desejos e esperanças?

Assim é que, seja ou não servida por ministros orthodoxos, a medicina vê curvar-se aos seus decretos o poder e as grandesas, a riquesa e os talentos, a ignorancia e a mediocridade. Sua influencia é tal, que frequentemente tem a satisfação, no interesse da conservação, de obter o sacrificio de paixões, gostos e prazeres perniciosos. A autoridade da medecina é muito imperiosa, ninguem o contesta, e esta autoridade chega ás vezes ao mais violento despotismo. Diante della está a submissão curvada, pálida e tremula, que apenas possue um clarão de esperança, ultima consolação que ainda anima o moribundo inclinado para as bordas do tumulo. E como poderia admirar esta disposição moral áquelle

que não ignora de quanto preço é aos olhos do vulgo a felicidade de viver? Esta facilidade em acreditar sem exame, que notamos nos doentes, encontra-se com especialidade nos espiritos simples, isto é, nas pessoas que vivem na ignorancia absoluta dos manejos que a sciencia dos charlatões inventou, para disfarçar a falsidade de suas acções com o verniz da verdade. A credulidade é defeito que igualmente se encontra assaz commummente nas pessoas de bem, pois a boa fé, que difficilmente suspeita ardis, costuma obrar como pensa, acolhe como sente, e raras vezes se arma de prevenção para duvidar antes de admittir. Mais o ultimo typo de excesso de confiança que designamos, se manifesta notoriamente no ente que padece, por isso que o temor da morte se apodera do espirito de certos individuos fracos e pusillanimos, ou crueis soffrimentos os leva a apegar-se, sem hesitação ou reflexão, a tudo quanto póde nelles despertar uma illusão ou esperança enganadora. ¿Esta credulidade, observar-se-ha, não existe ella na natureza? e que desejos mais fervorosos póde o homem infermo formar, a não ser o de afastar a morte, que se lhe antolha prestes a feri-lo? ¿Não é natural, além d'isto, que elle procure, pelos meios mais extraordinarios, e menos suceptiveis de sustentar a prova de um raciocinio sensato, aplacar a dor que mata cem vezes por dia, e cem vezes por dia faz da existencia de um doente um tormento, um enferno sobre a terra? Nisto concordamos, quanto ás bases, mas não nos meios, quando não são filhos do juiso ou da experiencia; pois, accrescentaremos, o acaso é um cego que algumas vezes fere a doença, e quasi sempre o doente.

Se sempre tivessemos o bom senso de comprehender a nossa missão neste planeta, onde, por assim dizer, não

apparecemos senão como simples viajantes, que geralmente se lisongeão de chegar ao termo de sua viagem, muito menor receio teriamos da morte, desta lei rigorosa, a unica que se não póde illudir, pois que nos fere tanto no seio da desgraça como no da prosperidade. Sim, senhores, menos espanto nos inspiraria a morte, se quizessemos lembrar-nos de que Deos submetteo toda a raça humana, reis e subditos, ao terrivel nivel de sua justiça, a qual prescreveu que tudo voltaria ao nada, donde sahimos, excepto, todavia, essa porção immortal de nós mesmos, a alma, sopro ethereo, que torna a chamar a si, por ser uma emanação de sua divindade, e que nos concedeo para servir-nos de guia, e dirigir-nos sabiamente na vereda escabrosa do dever e da virtude, para que fomos creados.

Todavia, notai a contradicção do espirito humano! O homem tem medo de morrer, e não obstante arrostra gratuitamente a morte, e isto quando desfruta perfeita saude: para tal provar, citarei este guerreiro que expõe temerariamente seus dias nos azares de um combate; aquelle sabio, todo ensoberbecido, que vence as distancias, por entre mil perigos, para surprehender os segredos da natureza, não, as mais das vezes (podeis acredita-lo) com o fim de demonstrar cabalmente a existencia de um primeiro motor que tudo regula, mas sim para submetter os phenomenos geraes do universo aos frios calculos das leis da attracção e da reflexão; tambem o *espirito forte*, que, com sophismas, procura tirar uma conclusão, acredita (o insensato!) que tudo em nós é barro ou materia; e finalmente, vêde aquelle outro libertino, que, intregue aos prazeres sensuaes, despresando os conselhos da experiencia, se desvanece com os vãos sonhos de uma voluptuosidade eterna. Pois bem! estes individuos, e mais

outros que me seria facil enunciar, crêdes de boamente, senhores, que elles pensem um só momento na morte e nas suas consequencias? Não! Arrostão-na por basofia, e a despresão ou esquecção, persuadidos, quando em estado de saude, de que são tão invulneraveis como Achilles, ou que procedem de uma raça immortal. Mas, venha de improviso a menor dor, o menor symptoma de molestia, surprehender esses mesmos individuos.... oh! então são dignos de compaixão! Já os não reconhecereis: offerecem um aspecto moral diametralmente opposto; e da temeridade, incredulidade, jactancia, e excessiva confiança n'um longo porvir de vida, se vêem cahir, em geral, n'uma especie de abatimento, pusillanimidade, torpor e receio do anniquilamento, como bem o mostrou Voltaire, o impio Voltaire, implorando os soccorros da religião. O sabio, pelo contrario, e o homem religioso, a quem a rasão persuadio que, além do tumulo, ainda existe alguma cousa de indefinito, porém real, são verdadeiramente os unicos que saibão encarar sua destrucção material com a serena resignação de uma philosophia consoladora, por isso que a esperança de uma outra vida nunca abandona sua alma, o que comprova o exemplo de Socrates, bebendo a cicuta com tranquillidade, e continuando a discorrer com os seus dissipulos sobre a nossa immortalidade, cuja existencia lhes demonstrava com crenças que sua penetração ia beber no céo, ainda que privado fosse dos soccoros de uma revelação divina. Neste ultimo ponto de vista, julgai, senhores, da força admiravel que póde inspirar a religião de Christo, contemplando aquelle infeliz monarcha, Luiz XVI, escrevendo ou dictando diante dos algozes este sublime testamento, no qual sua alma tão pura, tão grande e virtuosa não duvida um só instante

da misericordia do seu Deos; e, por um esforço mais que humano, perdoa generosamente aos seus inimigos, a esses mesmos assassinos cuja ferocidade se não satisfez em quanto não ensopou as mãos no sangue do cordeiro! Oh! senhores, quão serias lições para aquelles que querem e sabem aproveita-las!

Conheço, senhores, a quanto me exponho, aproveitando-me assim do meu assumpto para emittir certos principios e idéas que talvez pareção oppostas á tendencia dos principios e das idéas do seculo; não importa! Como o homem que vai chegando ao ocaso da vida deve ter, a não ser nescio ou imbecil, vistas fixas e determinadas sobre o bem e o mal, o justo e o injusto, proclamo as minhas opiniões e os meus principios com tanto mais liberdade e independencia, (quando acho occasião para isso) quanto me parecem melhores, tendo, além disto, a convicção intima de lhes ser fiel, a despeito de todos os sacrificios que possão as circunstancias exigir: consciencia religiosa, moral e politica são thesouros demasiado preciosos para pô-los sobre o catavento que gira com o sopre das paixões e dos interesses politicos.

Seja como for, é especulando dextramente sobre o aguilhão da dôr, sobre a credulidade dos doentes e o receio que tem da morte, que o charlatanismo e os charlatões grangeão esta grande aura popular, que os põe acima dos entes ordinarios. É isto, sem duvida, o cumulo da loucura; ¿ mais os tempos presentes e passados deixão por isto de attestar o facto? Citemos.

A historia, em cujas paginas imparciaes se estampão as virtudes, os vicios e os erros do genero humano, aponta factos curiosos e notaveis de credulidade, que mostrão a que ponto de fraquesa póde chegar a rasão, quando dominada pelo receio da morte. Escolherei, en-

tre outros exemplos, o de Luiz XI. Este tyranno feroz, que de certo não era desprovido de algumas grandes qualidades, que a posteridade não lhe contestou, levou a credulidade e superstição ao ultimo ponto, com o alvo de afastar para sempre a morte, que nunca deixou de inspirar-lhe o maior horror. A superstição o levava a trazer sempre sobre o corpo um pedaço da verdadeira cruz, como se com esta reliquia veneranda pudesse esperar conseguir a impunidade de sua politica machiavelica e da falta de cumprimento ás suas promessas e a seus juramentos. Nunca conservava a casaca que trazia, ou o cavallo que montava no momento em que vinha a saber de algum acontecimento funesto: singular aberração do espirito, que liga uma idéa de ventura ou desgraça aos objectos materiaes os mais indispensaveis! Encerrado no seu castello do *Plessis la Tour*, ali era accommettido de todos os temores que podião infundir na sua alma o remorso, a imagem do passado, o espectro do futuro, invocando em altos gritos os soccorros da medicina. Na fé de que sua debil existencia dependia desta sciencia, entregou-se a Jacques Coytier, seu Esculapio, a quem dava com mão prodiga ouro e presentes, dobrando-se aos seus caprichos, supportando, sem murmurar, as mais acerbas censuras de um homem que, em vez de chamar, como era o seu dever, a alma do seu augusto cliente ao caminho da verdade, procurava, pelo contrario, ainda desviar o seu espirito enfermo, para saciar o seu extraordinario amor ás riquezas. Este medico, ou, antes, este despresivel astrologo, pouco recommendavel, administrava a Luiz XI os remedios mais violentos e complicados; e, cousa atroz! persuadia ao rei que recuperaria sua força e mocidade, banhando-se no sangue de um grande numero de infelizes crianças!

Opprobrio eterno a esse homem sanguinario, a esse charlatão feroz! ¿ Mas, como pôde Jacques Coytier subjugar um caracter tão indomavel como o do filho de Carlos VII?... Como, senhores? Explorando a credulidade do monarcha, e o horror que tinha á morte. Em uma occasião, chegou Jacques Coytier a dizer-lhe «Bem sei que um dia destes querereis desfazer-vos de mim, como de tantos outros; porém, tomei minhas medidas, e juro pela *pascoa deos* que não me haveis de sobreviver tres vezes vinte e quatro horas. O medico que hoje empregasse tão ridicula como insolente lingoagem, seria manietado e levado a um hospital de doudos. Mas assim não sucedeu neste tempo de ignorancia, e Luiz XI, em extremo atemorisado com semelhante prophecia, tratou com mais affeição o seu medico, ou antes o charlatão Coytier, como para prolongar-lhe a existencia. O philosopho e o moralista perguntão, e com muita razão, como era possivel que a morte inspirasse tanto terror a esse soberano. A religião logo lhes responde: que, interrogando a sua consciencia, Luiz XI, supersticioso e credulo, sentia remorsos que lhe transtornavão o espirito, e (a tanto chega as vezes os desvarios do orgulho e do poder) queria, a todo o custo, uma imortalidade material.

Se bem que, felizmente, estejamos longe desses tempos de superstição e ignorancia, em que o charlatanismo empregava meios tão absurdos para, com a credulidade dos homens, satisfazer a sua sordida ambição, não deixa por isso de subsistir esta praga social debaixo, certamente, de outro aspecto menos hediondo e repugnante, porém não menos perigoso ou ridiculo. O charlatanismo, no tempo actual, tem por principio cobrir-se com uma mascara que sempre harmonise com a marcha e o tom da sociedade sobre a qual exercita seu im-

perio; todavia, tem o maior cuidado em variar suas formas e linguagem segundo a classe que quer submetter á sua acção, pois muito differe o charlatanismo dos palacios do das choupanas.

Todavia, senhores, tenhamos a curiosidade de seguir o charlatanismo nas suas diversas revoluções seculares, para acompanha-lo até o tempo actual, até este seculo XIX, que se diz de luzes e de rasão, mas no qual o observador imparcial descobre certos symptomas de loucura e demencia, de que lhe cumpre curar-se para merecer o nome de seculo de sabedoria, com que alguns querem brinda-lo. Comtudo, sejamos generosos, e não levemos mui longe a analyse dos seus factos e gestos, pois a indulgencia para si é sentimento natural, se não de tudo evangelico.

Na infancia dos povos e na ignorancia da idade media, era tido por certo que os astros exercião uma influencia extraordinaria sobre as molestias; e esta opinião, que não está de tudo desvanecida (porque é tão dificil desaraigar um prejuiso, por absurdo que seja, como fazer triumphar uma verdade util ao genero humano) servio de texto a um sem numero de charlatões, para dar preço ás suas peloticas. Consultou-se, pois, os astros no tratamento das enfermidades, e existia astrologos de profissão, que não sómente pretendião ler no futuro, mais tambem tratavão as molestias segundo os miseraveis principios da astrologia. Todavia, o que parecerá ainda mais extraordinario, é que, nesses seculos de trevas, verdadeiros medicos não se tenhão sempre preservado, tanto na sua pratica, como nos seus escriptos, desta tendencia dos espiritos a acreditar em semelhantes chimeras. ¿ Mas, não existe ainda indicios da astrologia medical como meio therepeutico? Quem ousaria

nega-lo, quando sabemos, com certesa, que algumas velhas tem a simplicidade de acreditar que, apresentando a parte posterior de um recem-nascido a lua, a meia noite, será elle preservado de certas molestias?

¿ A religião do seculo XIX, alumiada e dirigida por uma sã philosophia, isto é, aquella que quer os progressos da intelligencia, tomando por norma a rasão e uma moral apurada, poderia admittir, só porque a historia tal relata, que entes humanos recebessem da Providencia o poder sobrenatural de aplacar os males de seus semelhantes, pelo effeito de uma simples inspiração, que não procedesse de estudo e meditação? De certo que não; pois esta faculdade divina não foi verdadeiramente concedida senão a um homem, este homem era o filho de Deos, e, portanto, uma excepção. Depois do augusto mysterio da redempção, mysterio, confessamo-lo altamente, ao qual devemos inapreciaveis beneficios sociaes e consoladoras promessas de immortalidade, todas as creaturas humanas nascêrão, e, provavelmente até o fim dos seculos, nascerão com condições de organisação, com pouca differença, material e moralmente semelhantes, e cuja expressão de funcções póde elevar-se, é verdade, até o genio, mas nunca chegar ao sobrenatural, pois pretender que a alguem seja dado transpôr os limites da humanidade, é um acto de sem-rasão e demencia.

¿ Dado isto, como é possivel acreditar que a raça augusta que reinou com tanta brandura, gloria e illustração sobre a nação a mais polida, culta e esclarecida, entre todas as nações esclarecidas, polidas e cultas, e durante tantos seculos..... sobre a França, finalmente! quem poderá admittir, digo, a não ser dotado de um espirito simples e credulo, que os monarchas procedem-

D

tes de um tronco cujos ultimos e infelizes ramos existem hoje esparsos e dispersos no exilo, tenhão o extraordinario previlegio de curar instantaneamente certas molestias, (as escrophulas por exemplo) pela simples imposição das mãos?; Semelhante simplicidade de crença não seria, nós o perguntamos, um ultrage feito ao bom senso? Comtudo, senhores, (vosso espirito esclarecido o não ignora) era outr'ora uma convicção para o povo, e uma verdadeira superstição, que so se extinguio com o progresso das luzes. Devemos convir, todavia, que o charlatanismo real era o mais innocente e desculpavel, pois de modo algum prejudicava, e nunca teve por movel um interesse cobiçoso. Muito mais adiantados em philosophia e civilisação, os soberanos não tem, ao tempo em que vivemos, a pretenção de arrogar-se um direito que só pertence á Divindade. Contentes com a alta missão, que lhes foi confiada, de dirigir os povos, reunem geralmente todos os seus esforços, todas as suas faculdades, toda a sua sabedoria, para fazê-los felizes, com uma administração paterna, a sancção de boas leis, e o exemplo tocante das mais sublimes virtudes.

Porém, senhores, agora é que reparo que acabo de delinear, por anticipação, o retrato moral do excelso descendente do libertador do Brazil,..... de sua Magestade D. Pedro II, cuja augusta presença neste dia festivo da academia me impõe um recato respeitoso e cheio de veneração......

Todavia, não podendo sufficientemente constranger os meus sentimentos, e confiando em que minhas intenções, puras e despidas de qualquer lisonja, obterão desculpa á minha temeridade, ouso dizê-lo:..... « Sim, Se-
« nhor, procedeis de uma raça antiga, que conta com
« orgulho uma longa serie de reis grandes e virtuosos, de-

« nodados e philosophos, religiosos e esclarecidos, vossa
« Magestade um dia elevará o imperio de Santa-Cruz, de
« que é o idole, ao mais alto grao de prosperidade, es-
« plandor e civilisação, pois no presente podemos, sem
« receio de errar, ler no futuro brilhante que vossa Ma-
« gestade prepara a este bello paiz, tão rico dos dons
« da naturesa. »

Oh! Brazil! terra de promissão! Quem teve a vantagem de pisar sobre o teu solo, de contemplar tuas maravilhas naturaes, de experimentar a bellesa do teu clima, de gosar do teu sol radiante, de apreciar a amenidade e doce hospitalidade dos teus habitantes, como poderia deixar de amar-te e fazer votos tão fervorosos como sinceros para tua ventura e prosperidade? Ah! aquelle que não apreciasse todo o encanto que offerece a tua harmonia material, moral e politica, digno seria de compaixão, pois teria a alma fechada a todos os gosos os mais vivos e os mais puros!

Aqui temos, pois, um ponto que a philosophia ganhou, e os povos, geralmente mais illustrados pela marcha progressiva do espirito humano, já não acreditão hoje na faculdade sobre-natural de curar que, ignorára-se porque motivo, a tradição, em certos paizes, concedia ás testas coroadas. Os povos deixárão igualmente de ter fé no poder dos amuletos, dos feiticeiros, da magia, pois os entes immateriaes e fantasticos que se designavão com o nome de genios e demonios, agora não causão temor: desapparecêrão com o exorcismo e a fogueira, cuja chamma já a ninguem persuade.

¿ Mas, senhores, o magnetismo animal, que nasceo em os nossos dias, não será aos olhos da rasão uma especie particular de feiticaria de melhor tom, isto é, menos assustadora, já que substitue um fluido invisive

á existencia dos duendes? Sem duvida, Mesmer, pai do magnetismo, quando annunciou que a naturesa nelle offerecia um meio universal de curar e preservar os homens, illudio por algum tempo, pelos fins do seculo ultimo, a uma cidade populosa, Paris, onde a novidade, e mesmo a singularidade, exercitão o maior imperio sobre o espirito dos seus habitantes, sempre curiosos e novelistas, dizem, como os Athenienses. Depois do enthusiasta Mesmer, um dos seus discipulos, Mr. de Puésygur, deo ao magnetismo animal a forma do somnanbulismo, e, sob este novo traje, esta therapeutica mystica, propria para ferir a imaginação, adquirio uma certa importancia, e se espalhou no norte da Europa, na Allemanha, sobretudo, onde o espirito é muito propenso ás illusões mentaes.

Renovado nestes ultimos annos com maior furor ainda, por apostolos zelesos, o magnetismo decisivamente cahio; e os ensaios que delle ainda se fazem já não são tentativas sérias, mas sim recreios de sociedade, que dão lugar a gracejos.

Se já não é licito ao charlatanismo recorrer, como outr'ora, aos astros, nem a meios sobre-humanos, para explicar e sanar os males da humanidade; e que, de outro lado, o magnetismo nada mais seja do que uma especie de mysticismo, apenas capaz de obrar, com o soccorro da imaginação, sobre os nervos irritaveis de alguma senhorita vaporosa; ao menos, cumpre confessa-lo, ainda se descobrem aqui e ali, como para dar peso á tradição, vestigios destas chimericas e supersticiosas enlevações, que a religião condemna, pois esta filha do Céo, tal qual a comprehendemos hoje, e irmã gemea da philosophia, e tão viva sympathia as une, que não podem existir sem um mutuo soccorro.

Assim pois, ainda ha no meu paiz pessoas simples, que se persuadem que certos individuos tem a faculdade de lançar feitiços aos seus semelhantes, e dar-lhes molestias. Certas mulheres do povo costumão exhorcisar estes suppostos feiticeiros, como ultimo meio de curar um doente, logo que os medicos declarárão a molestia mortal; e eis o modo de proceder destas mulheres. Procurão um coração ou figado de boi, poem-no a ferver, e a meia noite, hora solemne para a feitiçaria, suspendem este coração assim cozido, e cada uma a sua vez nelle finca um grande alfinete, acompanhando esta operação de toda a sorte de imprecações e conjurações contra aquelle que se suppõe o autor do malefício. Tudo isto fazem com o maior mysterio, e persuadidos de que cada alfenetada vai retinir no coração do feiticeiro, a quem a dor obriga a largar a sua victima. Supponhamos que o acaso, que tantos acontecimentos singulares produz, faca experimentar ao doente uma crise salutar, com que, para assim dizer, passe da morte á vida, não basta isto para que pessoas credulas acreditem na potencia dos feiticeiros, e na virtude de tão singular operação de exhorcismo? Preciso seria conhecer mui pouco a extrema credulidade do povo para responder negativamente. O facto, pois, é crivel, e a mais me avançarei, senhores, certificando-vos que isto acontece em algumas partes da França; e se, não obstante esta asserção peremptoria, vossa convicção não fosse completa, então teria eu de assegurar-vos que, não somente mil vezes taes cousas ouvi referir, mas que tambem presenciei alguns destes congressos noctunos.

A propensão para o maravilhoso, que se nota na generalidade dos doentes, e facto tão notorio, que em todos os paizes ha individuos que especulão sobre esta sim-

plicidade credula, e isto com um atrevimento que não receia nem a opinião publica no seu bom senso, nem as leis que castigão a fraude, nem a argumentação logica dos verdadeiros medicos, e menos ainda a voz de sua consciencia. Estes charlatães creem, ou, ao menos, de tal cousa procurão persuadir-se, que nascêrão privilegiados da naturesa, e receberão do Creador o dom celestial de curar todas as molestias, por meio de uma simples receita, cujo valor e acção, estamos certo, não conhecem; e o que ao principio não era mais que um simples calculo de industria especulativa, converteo-se ao depois n'uma forte e profunda convicção de que elles sós possuem os maiores e mais positivos conhecimentos medicinaes, e isto sem trabalho algum, não obstante esta sciencia exigir a cultura mais assidua, obstinada e difficil da parte do espirito e do juizo. *Ars longa, vita brevis experencia fallam, judiciam difficil,* disse Hypocrates. E na realidade, pouco importa a estes entes que especulão sobre as enfirmidades humanas este tão justo aphorismo do divino ancião! Não virão elles a luz? Porventura, a sociedade lhes pede conta dos assassinios que perpetrão? Não, de certo, pois, em alguns paizes, parecem, pelo contrario, anima-los, e logo que os victimas descanção na cova, pouco temem a justiça humana, tão severa quando se trata de bagatellas, e as vezes tão indulgente pelo que tende a perturbar a ordem social: contradicção inexplicavel, porém real. Estes charlatães ousados, não suceptiveis de remorsos, podem, pois, por meio d'esta impunidade, que causa indignação, esperar que outras victimas appareção,.... e elles esperão!

Não deixará de interessar a narração de um facto que pertence aos Musulmanos, o qual tem perfeita connexão

com o nosso assumpto, e é mui digno de ser imitado. Ei-lo:

Sob o califado de Haron Raschid, o medico deste principe, passeando pelas ruas de *Bei*, topou com um homem que gritava: — *Aqui tendes os verdadeiros remedios que curão estas ou aquellas molestias.* Tal encontro o admirou e indignou. Na primeira entrevista que teve com o califa, que era um verdadeiro philosopho, fallou-lhe deste empirico ambulante, e lhe disse: « Não pensava eu, senhor, que no paiz dos Musulmanos fosse licito matar impunemente a seus semelhantes. » Haron deu ordem para prender o charlatão, porém não no podêrão encontrar. Então, não querendo que a vida dos seus subditos estivesse exposta á impudencia e ignorancia de taes medicos, promulgou um decreto solemne que os expulsava dos seus estados, e prohibio o charlatanismo sob pena de morte. Semelhante lei, sem duvida, seria muito rigorosa no seculo em que vivemos; e tambem ardua e difficil tarefa seria a daquelles a quem fosse incumbida a sua applicaçao.

A uma legoa distante de uma pequena cidade, em França, onde consciencioso e honradamente exercêmos a medicina durante um espaço de tempo assaz consideravel, vivia um pelotiqueiro, a quem, durante trinta annos, pouco mais ou menos, fizerão celebre as suas suppostas admiraveis curas, e o grande numero de doentes, de todas as classes, que diariamente se dirigião a sua habitação, de trinta legoas ao redor, uns em brilhantes carruagens, outros, mais modestamente, porém todos com o mesmo fim, o de comprar-lhe saude. Beliou era o seu nome. Sua morada, de humilde que era ao começo da sua industria, em pouco se tornára um edificio elegante e sumptuoso, provido de todos as commodida-

des da vida, e edificado no meio de uma garganta tão pitoresca como risonha. É neste valle delicioso por sua frescura e seu silencio, que o nosso impudente empirico communicava os seus oraculos, e a multidão credula os acolhia como outros tantos decretos dictados pelo Céo, para obter-lhes uma cura tão prompta como solida. Com a distribuição de alguns pos escolhidos na classe dos drasticos, terminava, para aquelles que vinhão de longe, uma consultação irrisoria e burlesca nas suas formas; mas, quanto aos nescios dos arredores (e os havia em grande numero, pois sabe-se que a tolice é contagiosa) era cousa bem diversa: para estes, o nosso Esculapio heterodoxo complicava mais suas mystificações. Empregava simplices que era forçoso colher em tal ou tal lugar retirado e agresto, antes ou depois do nascer do sol, em esta ou aquella phase lunaria, segundo a sua caprichosa vontade. Outras vezes, querendo ainda mais excitar a admiração, tirava, ou fingia tirar, com o auxilio de um socio, lombrigas do estomago, de um pé de comprimento. Enfim, o barbaro! quando tinha de endireitar articulações, ou tratar de ankiloses, fracturas, ou luxações, fazia estalar os ossos do miseravel que se submettia aos seus grosseiros e ignaros preceitos. Quando se tratava de chagas, ulceros, canceros, ou herpes, para cura-los radicalmente, possuia balsamos infalliveis, emplastros sem iguaes. Nada diminuia a audacia deste impostor, audacia que so era igualada pela inconsequencia tão estupida como ridicula dos seus numerosos clientes.

Não obstante os ardis deste charlatão ousado, todos os individuos que, em peregrinação, se dirigião a este novo templo de Esculapio, voltavão com o coração cheio de esperanças; e em quanto, ao accordar-se, não vião dissipar-

se o seu sonho enganador, cantavão os louvores do semi-deos, que comparavão ao filho de Apollo. Outros muitos se deixavão prender com estes engodos, e o inspirado Beliou enriquecia-se á custa da robusta credulidade, que se não poderia comprehender, se, por experiencia, não se soubesse quantas contradicções ha no espirito humano. Este homem morreu em 1828, deixando á sua filha unica uma fortuna consideravel.

Mas, em quanto este descarado empirico, em menoscabo das leis e dos sagrados direitos da humanidade, compromettia assim diariamente a vida de seus semelhantes, os medicos titulares dos arredores vião fugir-lhes todos os doentes que se achavão em estado de chegar á ermida mysteriosa. Se, por acaso, na nossa indignação, criticavamos o falso collega, eramos immediatamente arguidos de inveja por todos os ignorantes. No interesse de nossa dignidade, deviamos, pois, remediar, quanto estava em nosso poder, ás tentativas de assassinio deste intruso em medicina.

Em outra cidade, vinte legoas distante da que acabo de citar, existia outro charlatão improvisado, cujo reino, verdade é, foi mui curto. Era na cidade de Peyrolles. Para bem pintar este pelotiqueiro, que fazia o papel de surdo e mudo, transcreverei literalmente a descripção que delle fez o celebre professor F. (1)

,, No outono de 1814, diz elle, achando-me em Mar-
,, se'ha, não se fallava senão de um mendigo surdo e
,, mudo, que fazia curas milagrosas na aldêa de Pey-
,, rolles, outo legoas distante de Marselha. Trazia
,, um vestido bisarro, no qual estavão pregados dous
,, grossos cruxifixos. Era, pelo menos, o propheta Elias;

(1) Professor da academia de medicina de Strasburgo.

,, e nas diversas reuniões em que me achava, não se
,, podia disputar sobre este ponto, pois todos se irra-
,, tavão, e mostravão-me cartas de ecclesiasticos res-
,, peitaveis e *sabios da roça,* incapazes, affirmava-se,
,, de se deixar illudir, as quaes attestavão a santida-
,, de dos milagres do homem de Peyrolles. Foi uma
,, verdadeira fortuna para esta pobre aldêa, e para to-
,, das as tabernas dos arredores: centenas de doentes
,, esperavão a sua vez; era preciso tomar um numero de
,, inscripções na casa do juiz municipal, e guardas estavão
,, postadas á porta para manter a ordem; em fim, este
,, trapasseiro, no decurso de dous mezes, poz mais do-
,, entes em movimento do que o medico mais afamado
,, em alguns annos. Seu methodo consistia em toques,
,, unturas com cuspo, e algumas caretas; e quando
,, havia alguma parte curvada, empregava a força para
,, endireita-la, como se esta parte fosse chumbo
,, ou ferro; mas, suas manobras tendo tido consequen-
,, cias desastrosas, fugio um dia ás escondidas. Soube-se
,, depois que não era surdo nem mudo, mais havia fin-
,, gido sê-lo, acreditando, sem duvida, que quanto
,, mais ignorante se parece, (o professo F. podia
,, accrescentar mysterioso,) tanto mais confiança se
,, inspira.

,, Pelos fins de março de 1818, um camponez da al-
,, dêa de Otroih, cinco legoas distante de Strasbur-
,, go, que, accrescenta o doutor F., em outro tempo
,, inculcára de propheta, mas cuja missão estava exhauri-
,, da, lembrou-se de se dar por successor seo filho, de
,, idade de sete annos. Este menino começou fazendo
,, algumas curas milagrosas, como o mendigo de Pey-
,, rolles, com a imposição das mãos, isto é, teve
,, tambem socios, bem como os pelotiqueiros; e tendo

„ grangeado muita fama, sua aldêa tornou-se o templo
„ do Epidauro da Alzaça e dos Voges, aonde se fa-
„ zião conduzir á porfia os surdos, cegos, paralyticos,
„ catholicos, lutheros, calvinistas, judeos, anabaptis-
„ tas, e todas as seitas do paiz, que vivião em paz em
„ Octroth. Já a fama do menino havia eclipsado a do
„ propheta Elias; tinha stigmas, assignaturas divinas.
„ Dahi a pouco, já não lhe foi bastante sua aldêa: via-
„ jou, e vi-o passar por Strasburgo, indo para a casa de
„ um ecclesiastico doente, onde grande numero de in-
„ dividuos o esperava. Os habitantes das visinhanças
„ da Alemanha não são, pois, menos credulos de que
„ os Provençaes; porém, eis a differença que entre
„ elles existe: em Marselha, nenhum medico deo cre-
„ dito ao falso mendigo de Peyrolles, e o vulgo, que
„ só conhece o commercio, não vio mais que mi-
„ lagres. Aqui, onde cada um é um tanto mais ins-
„ truido, attribuirão-se os effeitos maravilhosos do
„ menino ao galvanismo, á electricidade: era uma bo-
„ telha de leide, e um magnetisador por excellencia!
„ Outros medicos me dizião:—Quem sabe? É preciso
„ ver . . . . .—Um bom velho barão aproveitou-se da
„ occasião para pagar a impressão dos detalhes de uma
„ cura magnetica, que todavia não estava completa;
„ em fim começava-se a admittir todos os factos, de-
„ pois procurava-se explica-los. Via eu a renovação do
„ dente de ouro, e do nariz monstruoso de *Sterne*. Entre-
„ tanto, as autoridades escrevêrão á nossa faculdade,
„ para ter o seu parecer, e esta respondeo que o meni-
„ no milagroso devia ser conduzido á sala de suas
„ clinicas, para poder ser observado, no que tiverão
„ cuidado de não consentir. Quanto a mim, sollicitan-
„ do-me um doente da clinica interna, que padecia de

,, um rumathismo chronico , para que lhe permitisse fa-
,, zer-se tocar, annui ao seu pedido, e voltou no mes-
,, mo estado em que fôra. Em fim, a comedia terminou-
,, se com uma verdadeira crise: o menino medico, que
,, havia oito dias passeava de sege, e se alimentava com
,, doces, estava em extremo constipado, quando pes-
,, soa de distincção, que ficára cega, depois de o faze
,, cear copiosamente, pedio-lhe se deitasse com elle, para
,, receber mais ao seu commodo as doces influencias
,, electricas, ou magneticas, e por este meio recobrar a
,, vista. Pela meia noite, como se espalhou, o menino
,, sentio dores de ventre..... toca-se a campainha :.....
,, —O senhor ficou bom? ....—Oh! não; he cousa bem
,, diversa..... Desde então, todo o prestigio desvane-
,, ceo-se..... O menino voltou para sua aldêa.... Já
,, não cura. ,,

É entretanto, é em França, e no seculo XIX, que occorrêrão estes factos tão penosos cômo burlescos, e outros que ainda poderiamos citar, taes como os suppostos milagres do principe de Hohenlohe. Todas estas especies de peloticas, é verdade, não são mais que ridiculas; e o opprobio, que sempre acompanha tudo quanto tende a aviltar a rasão humana, não recahe senão sobre aquelles que, podendo empedi-las, o não fazem. Porém, muito mais perigosos de que os vendedores de palavras e de toques, são aquelles que distribuem suppostos remedios secretos, compostos de substancias eminentemente activas, e administrados sem arte como sem juizo! Tambem, quantos doentes não ha que perdem sua entrada neste tão arriscado jogo! É, com tudo, o que diariamente se observa; para isto basta ler de passagem os jornaes de todos os paizes policiados; e na verdade, em vez de um, achar-se-hão cem reme-

dios infalliveis para qualquer molestia (se se quizer, todavia, dar credito á ostentação destes annuncios multiplicados ao infinito.)

O Rio de Janeiro, senhores, não está livre desta especie de industria bastarda: esta cidade paga igualmente o seu tributo á credulidade; ¿ e neste sentido, não se vê todos os dias um sem numero de doentes que se dirigem a uma peninsula encantadora e pitoresca, para ali consultar a experiencia medica dos antigos jesuitas do paiz?

Assegura-se, porém não o affirmaremos, que poucos delles tirárão grande vantagem desta peregrinação. ¿ De outro lado, não é licito aos infermos dar a preferencia a um destes pós variados, desses elexires sem numero, dessas diversas pomadas e unguentos, com que os seus inventores, mais sabios de que os medicos, pretendem curar radicalmente a maior parte das infermidades, que estes (ignorantes!) não podem domar. É certo, que os arcanos contra a lepra, as bobas, os cancros, as ulceras, as impigens, os panos, a hydropisia, os males do estomago, a tisica pulmonar, as affecções dos olhos, a surdez, os ankyloses, e não sei mais que infermidades, cuidão em desenrolar sua fastuosa importancia nas columnas das folhas diarias, tudo para maior vantagem da civilisação, e maior felicidade da simples e credula especie humana! Onde está, pois, neste mundo o que se conveio em chamar — bom-senso? — Talvez, senhores, concordamos nisto, seja tão difficil descobri-lo, como a este outro attributo moral, que se chama — verdade, — e que, dizem, está escondida no fundo de um poço, onde ninguem se atreve a ir busca-la, com medo de afogar-se.

E entretanto, senhores, existe no codigo brasileiro

uma lei que regula o exercicio da medicina; porém, tem sido até agora esta lei puramente nominal, salvo o caso, todavia, em que a autoridade se julgasse satisfeita desde que, como nos cumpria, curvamos pessoal e humildemente a frente diante della, e se persuadisse, então, de que já nenhum perigo corre a saude publica. Se, desgraçadamente, assim fosse, só nos restaria o exclamar com o sabio — Oh! justiça dos homens, quanto sois injusta! Porém, paremos, com o receio de tornarmo-nos indiscreto ou enfadonho!

FIM.